

**Mauricette VIAL-ANDRU**

**LA FORÊT** sommaire → 2Bm

La forêt, milieu vivant - Histoire de la forêt française  
La forêt, haut lieu de spiritualité - Le symbolisme des arbres

« Voici la forêt où les arbres perdent enfin leurs noms, où j'abandonne tout savoir, où je suis neuf et simple et nu, la forêt où j'aime aller recueillir à midi, tombant en paroles d'ombre sur mes mains, le dialogue des feuilles et de l'interminable lumière, à la nuit une leçon de ténèbres sans larmes, sans terreur, la forêt, profonde parce qu'on vit en surface de la vie, mystérieuse parce qu'on en a chassé les dieux, terrible parce qu'elle est un premier degré de l'éternité. »

Pierre LIEUTAGHI, *Le Livre des Arbres, Arbustes et Arbrisseaux*, 1969

## La Forêt, haut lieu de spiritualité

**L**a forêt primitive est une image du monde sans l'homme. Bois morts, troncs pourrissants, fouillis de feuilles mortes et de fougères, permettent une explosion de vie. Mais cette forêt luxuriante a disparu de notre sol sauf dans de rares réserves biologiques inviolées. Le plus souvent, nos bois n'ont pas plus de cent ans.

Aux yeux du citadin, cependant, ces bois surveillés par l'homme s'opposent aux champs ouverts dont on a arraché les haies et tué les coquelicots. À côté des immenses plaines agricoles, le moindre roncier fait figure de forêt vierge.

### Un mystère ambivalent

Une forêt n'est pas seulement un groupement d'arbres. C'est aussi un milieu complexe dont la conservation passe par l'homme. « *Je vous ai légué mon domaine, mais pour le conserver. Non pour le dilapider. Or, les coupes que vous avez relevées, que vous projetez, rasant notre réserve d'arbres* » reproche, dans un roman de Jean de LA VARENDE, un vieux seigneur à son neveu. Pour lui, les subsides escomptés sont « immoraux ». « *Nous sommes les créanciers de Dieu sur notre terre que voilà* » insiste-t-il. « *Il y a des comptes à rendre* ». (1)

Il s'agit bien en effet de comptes à rendre au Créateur de toutes choses. Celui qui regarde la forêt comme une source de beauté, de santé mentale et comme un patrimoine à transmettre, ne saurait succomber à une sen-





sibilité malade. Il nettoie son esprit de cet écologisme romantique, véritable perversion de l'affectivité, bien dans l'air du temps. Il ne joue pas à l'homme des bois. Il écoute le silence ou les menus murmures et se retire en lui-même. Il s'isole, réfléchit, médite, prie et rentre en ville régénéré et purifié. Il goûte la forêt parce qu'elle est belle, vivante, forte et qu'elle élève son âme vers Dieu. Et non parce qu'elle est malade, faible, vulnérable. Il ne s'apitoie pas, il admire. La forêt ignore le bien et le mal, la pitié et la cruauté, l'esclavage et la liberté. Ici, pas d'« égalité des chances » : les plus doués survivent.

Certes, la forêt angoisse et oppresse certaines personnes. Silencieuse, ombreuse, elle écrase par sa majesté. Dans nos croyances ancestrales, elle abrite parfois le mal. Le diable y donne ses rendez-vous et les sorcières y mènent leurs rondes infernales. Des démons l'habitent et sortent des arbres pour effrayer le voyageur. Ténébreuse, elle nous renvoie aussi l'image de nos âmes avilies par le péché.

*« Les frondes n'y étaient point vertes, mais bien noires,  
Point lisses, les rameaux, mais noueux et tordus ;  
Là point de fruits, mais des ronces vireuses. »*

DANTE, *La Divine Comédie*, L'Enfer, chant XIII.

## Le premier temple de la Divinité

Pour les Celtes, la forêt était un sanctuaire : ainsi « *les puissantes frondaisons des chênes de Brocéliande, antique repaire des druides et des enchanteurs* », (2) écrit Georges BORDONOVE. Et plus loin, l'écrivain complète : « *Exubérante symphonie de la forêt, cathédrale aux colonnes cerclées de cette vapeur laiteuse, fumée de quel encens ?* ».

Dans la tradition celtique, l'arbre était un intermédiaire entre la terre où il plonge ses racines, et la voûte du ciel qu'il rejoint de sa cime. Les temples de pierres ne se construisirent en Gaule que sous l'influence romaine, après la conquête. « *Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité* » nous rappelle CHATEAUBRIAND dans le *Génie du Christianisme*. Et plus tard, l'art gothique est né de la branche, de la liane. On ne peut entrer dans la cathédrale de Chartres, d'Amiens, de Beauvais, sans songer à la forêt. Cette interprétation symbolique de la cathédrale aide à en retrouver le sens véritable et la poésie mystique. « *Les forêts des Gaules, écrit CHATEAUBRIAND, ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages, qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en fait ressentir la religieuse horreur, les mystères et la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du*





ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faîtes et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire en imiter les murmures, et au moyen de l'orgue et du bronze suspendu, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans les profondeurs des bois. » (3)

Ainsi, liée au génie humain, la forêt, don de Dieu, possède une existence plus que matérielle. Elle comble l'esprit par une impression de beauté. Sa parure verte nous apaise. Et sa respiration – chants d'oiseaux, bruissements de feuilles, craquements de branches, clapotis de la pluie – nous émeut, même si toute cette musique est assourdie par la masse du feuillage. Car la forêt est peu bruyante, hormis quand la tempête se déchaîne. Les murmures entendus par Siegfried dans la superbe musique de Richard WAGNER, résonnent plus en son cœur qui s'ouvre à la Vérité, que dans ses oreilles.

Autrefois, il n'y avait pas lieu de parler de « protection » de la forêt. Essentielle à l'homme, elle faisait partie de sa vie. Les enfants du Moyen Âge eurent leur Robinson (4), qui affronta non pas une île déserte mais une sombre forêt. À sept ans, Doolin est chassé de son pays par un traître qui croit son père mort. Il fuit en barque et aborde dans un pays couvert d'une immense forêt, pleine de pommes sauvages et de noix qui apaisent sa faim. Un vieux chêne creux lui sert de lit et de cachette. Le temps est clément, les sangliers et les daims bondissent dans le bois, les loups hurlent. Doolin retrouve son père qui vit là en ermite et est devenu aveugle. Pour le nourrir, il chasse tous les matins. Il confectionne des habits avec les peaux des bêtes tuées, tresse des nattes avec des écorces...

Dans son passionnant ouvrage, *La Chevalerie* (1884), Léon Gautier montre qu'au Moyen Âge, le jeune noble passe les deux tiers de sa vie en forêt. Il chasse le sanglier et le cerf, sonne du cor, s'occupe de ses lévriers et de ses faucons. L'enfant vit en plein bois au milieu du gibier qu'il apprend à connaître.

Les grandes forêts d'alors étaient celles où l'on chassait. Pour préserver le gibier moyen et petit, les seigneurs firent enclore une partie de leurs domaines. Telle est l'origine des garennes. La surveillance de ces garennes était confiée aux *forestarii*, *foresta* signifiant un canton boisé réservé à l'usage des seigneurs pour la chasse et la coupe des bois.

## Refuge des ermites et des saints

Dans nos régions pluvieuses, la forêt a joué le rôle tenu par le désert dans les régions arides. Elle était, comme le désert, le refuge des ermites et des saints. C'est là qu'ils s'isolaient du monde turbulent pour prier et faire pénitence. Dans notre littérature médiévale, le personnage de l'er-



mite est central. C'est auprès de lui que les chevaliers de la Table Ronde au cours de leur longue Quête du Saint Graal, trouvent aide et réconfort. Lancelot finit par confesser à l'un de ces saints hommes son amour interdit pour la reine Guenièvre. Sous la conduite de l'ermite, il fait pénitence et reprend confiance et courage afin de poursuivre sa quête. C'est un ermite qui amène Perceval à se repentir du grave péché qu'il a commis en abandonnant sa mère, péché qui l'empêche d'approcher du Graal. C'est encore un ermite qui, dans la forêt du Morois, persuade Tristan de rendre Iseult à son époux, le roi Marc.

La forêt de nos ancêtres abrita de nombreux saints. Marie-Madeleine, chassée de Jérusalem par les Juifs, monta dans une barque et fut conduite par Dieu, avec Marthe et Lazare, jusqu'à la côte provençale. Elle se retira dans une grotte voisine d'Aix, nommée depuis la Sainte-Baume, et y vécut trente années dans la pénitence. La grotte se trouvait dans une forêt dense dont il ne reste aujourd'hui qu'un maigre vestige, véritable relique.

Au VI<sup>e</sup> siècle, l'Irlande envoya en Gaule saint Colomban et ses compagnons. Où fondèrent-ils leur principal monastère ? À Luxeuil, au cœur de la forêt vosgienne. Colomban fut appelé « l'apôtre des forêts » car il recherchait dans les bois cette qualité de silence propre à la rencontre avec Dieu.

Saint Hubert, quant à lui, fut d'abord un mécréant, tellement passionné de chasse qu'il chassait même le Vendredi Saint ! Or, un jour, un cerf miraculeux lui apparut dans la forêt des Ardennes. Le noble animal portait une croix lumineuse sur la tête. Hubert tomba à genoux puis se rendit à Rome et devint évêque. Par les nombreuses conversions qu'il obtint, il mérita le surnom d'« apôtre des Ardennes ».

Aux environs de Reims, un chasseur poursuivait un sanglier. Saint Basile recueille la bête ; il la sauve. Et pendant des siècles dans la forêt de Reims, les animaux traqués qui parvenaient jusqu'à la croix de saint Basile étaient respectés par les chiens et les hommes.

### La forêt des poètes

Sanctifiée par les saints, la forêt fut chantée par écrivains et poètes. Madame de Sévigné séjournait souvent à l'abbaye de Livry, au milieu des bois qu'elle aimait. En 1677, elle écrit à son cousin, le comte de Bussy-Rabutin : « *Je suis venu ici achever les beaux jours et dire adieu aux feuilles ; elles sont encore toutes aux arbres ; elles n'ont fait que changer de couleur : au lieu d'être vertes, elles sont aurore, et ce de tant de sortes d'aurore, que cela compose un brocart d'or riche et magnifique...* ». La Fontaine, dans *La Forêt et le Bûcheron*, évoque

*«... .. maint chêne et maint sapin  
Dont chacun respectait la vieillesse et les charmes... ».*

Pour le fabuliste, la forêt est « innocente » au sens du XVII<sup>e</sup> siècle : elle ne connaît pas le mal et ne le soupçonne même pas.





Baudelaire dans ses *Correspondances*, chante les arbres, piliers du temple Nature :

« *La Nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles.* »

Et Alfred de Vigny, dans *La Maison du Berger*, nous rappelle que :

« *Les grands bois et les champs sont de vastes asiles,  
Libres comme la mer autour des sombres îles.* »

Dans son roman *Jean des Brebis ou Le Livre de la Misère* (paru vers 1920) Emile MOSELLY, dont la langue est si limpide et si harmonieuse, décrit ainsi la forêt, de nuit :

(De pauvres bohémiens traversent les bois)

« *Les bois maintenant s'étaient rapprochés. On devinait confusément leurs grandes masses immobiles et ténébreuses, debout de chaque côté du chemin, longeant les fossés à droite et à gauche. [...] Toutes sortes de bruits vagues, de tressaillements confus s'éveillaient dans la profondeur des taillis ; branches pourries qui craquaient, la sève se retirant peu à peu et laissant leurs fibres desséchées ; lourds paquets de feuilles mortes tombant de branche en branche, glissant avec des frôlements inquiets le long des vieux hêtres, et aussi des fuites rampantes et des glissements obliques de bêtes épeurées, piétinant doucement les feuilles sèches au fond des fourrés inextricables. Toute une vie inquiète, bruyante et menue, palpait vaguement au fond de l'ombre, mettant autour des errants une sorte d'angoisse, un vertige soudain de terreur.* »

Enfin, citons pour terminer, *La Dernière Harde*, splendide roman de Maurice Genevoix (1938), véritable hymne à la forêt :

« *Le printemps soulevait la forêt. Le charme et le bouleau se couvraient de feuilletes blondes, qui semblaient ne point tenir aux branches mais envelopper les arbres d'un halo. Tout ce qui renaît aux jours tièdes, tout ce qui monte de la terre et de l'eau débordait par-dessus les choses mortes, les submergeait sous son bouillonnement. Dans la jonchère, dans la fougeraie, les glaives luisants allongeaient leurs pointes, les crosses se déroulaient au soleil...* »

Mauricette VIAL-ANDRU



- (1) Jean de La Varende, *La dernière fête*, 1953.
- (2) Georges Bordonove, *Chien de Feu*, 1963.
- (3) *Génie du Christianisme*.
- (4) Doon de Maïence, XIII<sup>e</sup> siècle.



*Aller au dossier d'origine de ce texte*